

Alexis Sahoré Drogba

Des traces  
dans ma mémoire

*ou*

*Les chroniques du village*





*Des traces  
dans ma mémoire*

ou  
Les chroniques du village





Alexis Sahoré Drogba

Des traces  
dans ma mémoire

*ou*

*Les chroniques du village*

Éditions EDILIVRE APARIS  
75008 Paris – 2010

[www.edilivre.com](http://www.edilivre.com)

Edilivre Éditions APARIS

56, rue de Londres – 75008 Paris

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : [actualites@edilivre.com](mailto:actualites@edilivre.com)

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-3518-7

Dépôt légal : Juillet 2010

© Edilivre Éditions APARIS, 2010





## Sommaire

Un village, une tribu : Gnatrowa .....	11
Ce ne fut qu'un rêve .....	21
Il savait « chauffer les palmiers ».....	23
Le secret de la vieille Zizé.....	27
La mort se trouvait dans le canari .....	29
La vengeance par le poison .....	31
Un chasseur d'un genre particulier.....	35
Un parcours initiatique .....	39
Waowabele ! Watekpo !.....	41
« Coco hi » ou la pêche communautaire .....	43
Les parfums de la tradition.....	45
Le sens de la convivialité .....	49
Des requiem douloureux à Godi.....	55
Une épreuve de vérité.....	61
Une histoire de confrérie .....	65
Il ne fut pas le bon choix .....	69
Un hôte tres particulier .....	73
L'idiote du village .....	77

La force de notre amitié .....	81
Et il tenta le diable .....	85
Seul enfant de son père .....	87
Un mystérieux village.....	89
Ce fut la volonté de Dieu .....	93
Un terrible aveu en guise d’adieu .....	95
Une taxe à payer pour vivre.....	97
Hélas ! Il n’avait que son courage .....	99
Trahi par sa parole .....	101
La machette des sorciers .....	105
Le paysan cupide .....	107
Il aimait trop la vie.....	109
L’héritier du diable .....	111
Le « botoko » de la vieille Guéhiada .....	113
Il ne mangea pas le mouton .....	115
A mon frère modibo.....	117
Une oraison pour l’au-delà .....	119
La colère des génies.....	121
Mon enfant miracle.....	123
On l’appelait Blawa .....	127
Le vendeur de forêt.....	129
Le petit veinard.....	135
Les mésaventures de Okréa Meka .....	147
L’asile des médisants .....	151
Une cave providentielle .....	153
Dans la nasse de « Zikehi » .....	157
Son père !.....	161

## **Un village, une tribu : Gnatrowa**

Selon un ancien du village, les populations de Côte d'Ivoire furent durement éprouvées par le travail forcé. Un système dans lequel, l'administration coloniale forçait les gens à travailler contre leur gré. A cet effet, cette administration leva une milice de collaborateurs indigènes qui partait de village en village capturer les hommes valides pour les faire travailler. Ces hommes privés ainsi de liberté n'étaient pas rémunérés pour le travail qu'ils accomplissaient. On avait donc là une forme malicieuse de l'esclavage.

A la place d'un esclavage violent, les colons instaurèrent alors un autre plus moderne. Car ici les captifs n'étaient plus vendus et déportés. Lorsque cette milice indigène rentrait par effraction dans un village, toutes les personnes valides fuyaient dans la brousse ou bien se cachaient comme elles le pouvaient, sous les lits, dans les greniers, etc., pour ne pas être envoyées sur les chantiers des colons. Les expéditions des miliciens dans les villages traumatisaient beaucoup les populations qui vivaient en permanence dans la peur.

Les personnes ainsi réquisitionnées travaillaient dans les vastes plantations de café, de cacao, de palmiers etc., des colons. Mais elles furent aussi utilisées pour la réalisation de travaux d'intérêts publics, tels que la construction de prisons, de ponts et de routes. Les principaux axes routiers de la côte d'Ivoire ouverts à cette époque coloniale le furent avec ces forçats. Les routes créées traversaient parfois des zones du territoire peu habitées. Aussi l'administration qui voulait que tout le monde ait accès à la route, déplaça les villages enclavés et difficilement accessibles le long des voies nouvellement tracées. Ce qui entraînait beaucoup de problèmes, car les réalités sociologiques des populations n'étaient pas toujours prises en compte. Et beaucoup de sociétés tribales, déplacées de leur territoire ou contraintes de partager le leur, furent ainsi désorganisées dans leurs fondements coutumiers. La tribu gnatrowa, qui se trouvait loin des routes nouvellement tracées, fut alors déplacée par l'administration coloniale de son enclave forestière pour être amenée aux abords de la route entre gozème et gbeplème dans la région Ihogbaté, où elle fonda respectivement les localités Tchegui, Gnaziri, Zoworé et Tchema. D'autres membres de la tribu s'installèrent également vers Soblé où ils fondèrent les localités Okrou et Zebre. La tribu gnatrowa, en migrant vers d'autres régions, se désorganisa socialement. Les communautés de la tribu, parties dans la région de Soblé, perdirent un peu de leur identité en s'intégrant aux tribus autochtones. Mais elles conservèrent comme antécédent tribal leurs noms. Malgré son éclatement, la tribu gnatrowa garda sa cohésion.

Et la solidarité fut l'élément fédérateur de ses diverses communautés. Elles la manifestaient dans les

événements touchant de loin ou de près leur tribu. Comme ce fut le cas dans un conflit foncier survenu entre Tchegui un village gnatrowa et Hiridji un village autochtone dans la région d'Ihogbaté.

La localité Tchegui fut fondée par la tribu gnatrowa dans la région Ihogbaté. Et elle occupa différents sites dont le dernier « gbli golo clo » (sur la rivière gbli golo) fut le théâtre d'un conflit.

Pour les habitants de Tchegui les changements de site du village étaient une thérapie contre l'esprit de mort qui les hantait. Mais pour eux, c'était aussi un exorcisme contre les pratiques ésotériques du village Hiridji dont ils se sentaient victimes.

En effet, le village Hiridji revendiquait des droits de propriétés sur les terres occupées par celui de Tchegui.

Et les Hiridji disaient sans cesse aux Tchegui « agne ble ne te » nous sommes les propriétaires des terres.

Ces propos incessants finirent par créer des rapports conflictuels entre les deux communautés.

Les Tchegui qui en avaient assez d'entendre qu'ils n'étaient pas sur leurs terres, projetèrent de retourner sur les leurs qu'ils avaient abandonnées sous la pression de l'administration coloniale.

Mais pour concrétiser ce projet, il fallait une raison qui puisse engager toute la diaspora de la tribu gnatrowa dans l'aventure du retour sur les pas des ancêtres. Et la communauté Tchegui se donna cette raison.

C'était à la veille de l'indépendance de la Côte d'Ivoire. Certains actes posés par l'administration

coloniale étaient encore mal acceptés par les populations.

Ce fut le cas de la communauté Tchegui qui cherchait à affirmer son identité Gnatrowa niée par l'administration coloniale.

Aussi un simple fait divers lui servit-elle de prétexte pour revendiquer son droit.

Un jour une femme, mariée dans le village Tchegui et originaire du village Hiridji, partit avec son enfant chez ses parents dans cette localité située à trois kilomètres de Tchegui. Dès qu'ils arrivèrent dans ce village, l'enfant tomba subitement malade et rendit aussitôt l'âme. Alors qu'apparemment sa maladie semblait bénigne. Tout le village Hiridji fut consterné par cette mort soudaine de cet enfant. Et ses habitants inquiets, se demandaient comment allaient réagir ceux de Tchegui. A cause du différent qu'il y avait entre leurs deux villages. Cependant ils n'envisagèrent pas une exploitation conflictuelle de la mort. Alors ils accompagnèrent la dépouille mortelle à Tchegui sans appréhension. La communauté Tchegui, quant à elle considérait cette mort comme une conséquence des pratiques ésotériques de Hiridji. Elle la lia donc au fétiche de la mort « gbli » placé dans les terres et les eaux par Hiridji pour la faire partir de ses terres.

Tout le village Tchegui se mit alors sur le pied de guerre. Car il n'était pas question disait-il, que Hiridji vint avec la dépouille de son enfant, sans donner la cause exacte de son décès.

La modération, prônée par la communauté Hiridji, ne l'emporta pas sur la colère et les rancunes tenaces des habitants de Tchegui.

Les différents fonciers latents et un récent incident évoqué par des jeunes de Tchegui prirent le dessus. Ceux-ci disaient avoir été pris à partie, sur le plan d'eau goblo où ils pêchaient, par des hommes venus de Hiridji. Les habitants de ce village, qui croyaient que ceux de Tchegui feraient preuve de sagesse, se trompèrent. Puisqu'au cours du transfert de la dépouille mortelle à Tchegui, les deux communautés s'affrontèrent. Les Hiridji, venus accompagner le corps de l'enfant, l'abandonnèrent dans la confusion à l'entrée du village Tchegui. Les deux communautés étaient désormais ouvertement en conflit.

Dès lors la raison fut toute trouvée par Hiridji de faire partir Tchegui de ses terres. Il mit donc le fétiche de la mort « gbli » dans ses terres occupées. La communauté Tchegui ne pouvait plus consommer les produits des terres Hiridji sans en mourir. Le village Tchegui se disait avoir des antidotes contre l'épreuve « gbli ». Mais finalement il choisit de quitter les terres Hiridji. Il dépêcha donc des émissaires dans les localités gnatrowa, plus précisément dans les communautés Gnaziri, Zoworé et Tchema, pour les inviter à venir se joindre à son projet du retour sur les terres de leurs ancêtres.

Ces émissaires envoyés chez les communautés gnatrowa parvinrent à les convaincre. Et toutes acceptèrent l'idée de retourner sur les pas de leurs ancêtres.

La tribu gnatrowa fut amenée par le colonisateur sur les terres de Hiridji, abandonna ainsi ses lieux de sépultures, de cultes, ses terres et tout le patrimoine légué par plusieurs générations. L'importance du conflit survenu à Tchegui fut d'avoir rappelé à sa

diaspora, son devoir de se souvenir des terres de leurs ancêtres.

Bien avant des incidents survenus dans le village Tchegui dans la région Ihogbaté, La communauté Tchema avait déjà commencé son retour sur les terres des gnatrowa. Des membres de cette communauté rejoignirent la localité Diba dont elle était issue.

Cette localité gnatrowa ne fut pas déplacée par l'administration coloniale. S'agissant des communautés Tchegui, Gnaziri et Zoworé, elles firent d'abord des missions de prospection sur les terres gnatrowa. Et le projet de la diaspora gnatrowa, de retourner sur sa terre, rentra alors dans sa phase active suite aux missions effectuées par ces communautés. Les premières familles gnatrowa, venues de « l'exil », s'établirent sur les terres de leurs ancêtres.

Pour y accéder, elles partaient du village Dakoyo, situé dans la région de gozème, pour aller par un sentier à Diba, la porte d'entrée du territoire gnatrowa. De cette localité, les communautés Tchegui, Gnaziri et Zoworé tracèrent une piste jusqu'au site « glègba » du village Godi, d'où partirent leurs ancêtres.

Ces familles s'établirent le long de cette piste dans différentes fermes. Ainsi fut créé en venant de Diba, un chapelet de fermes des 16 premières familles des communautés Godi revenues sur leurs terres. La plupart des maisons dans ces fermes étaient construites en bambou. Selon l'histoire des communautés Godi, elles ne devaient pas construire des maisons en dur dans cette partie des terres située avant le ruisseau « Koko » dans les environs du village Godi.

Les raisons et les conséquences exactes, de cet interdit observé par toutes les communautés Godi, étaient mal connues.

Mais d'aucuns disaient que cette partie des terres fut des champs de bataille, et que les corps des combattants avaient été abandonnés à cet endroit.

Alors leurs esprits erreraient dans ces lieux et, s'attaqueraient à toute personne tentée de s'y sédentariser. Les vainqueurs de ces combats tribaux, à l'occurrence les ancêtres Godi, auraient dû faire des sacrifices de purification de cette partie du territoire conquise sur l'ennemi.

C'était pour toutes ces raisons qu'il était interdit aux communautés de construire des maisons en dur. Car cela pourrait signifier leur fixation définitive en ces lieux.

Au cours de la première année, de leur arrivée sur leurs terres, les familles s'adonnèrent à la culture du riz, qui constituait leur nourriture de base. Chaque ferme était donc située dans une rizière.

A partir de la deuxième année, les rizières firent place à de vastes plantations de caféier autour des fermes de ces pionniers. Ce furent les familles qui avaient le courage de recommencer une nouvelle vie qui vinrent dans les pas des ancêtres. Elles abandonnèrent tout sur les terres d'immigration, comme le firent leurs ancêtres Gnatrowa déplacés par l'administration coloniale. Ces familles Godi revenues sur les terres de leurs ancêtres vécurent environ six ans dans des fermes. Avant de bâtir un village.

Elles venaient des communautés Tchegui, Gnaziri et Zoworé. Le choix du site, où devait être bâti le nouveau Godi à l'identique de l'ancien, fut porté sur le lieu « glègba » où les ancêtres Godi vécurent. C'était au sommet d'une colline d'où l'on pouvait apercevoir de loin tout individu qui rentrait dans le

village. Il y avait à cet endroit trois points d'eau potable, les marigots où jadis les ancêtres des trois communautés de Godi s'alimentaient en eau. En contre bas de cette colline coulait le ruisseau Koko qui avait une histoire. En effet ce ruisseau Koko était la limite entre les deux territoires des communautés Godi. Le territoire conquis sur l'ennemi où elles ne devaient pas rester. Et celui des ancêtres où elles s'apprêtaient à bâtir leur village. Godi fut donc construit sur la colline, avec chaque communauté à l'endroit occupé par ses ancêtres. Les premiers habitants du village Godi furent progressivement rejoints par d'autres venus de la diaspora gnatrowa. Cependant, bien que Godi ait été reconstruit, tous ses fils n'y vinrent pas habiter, car certains avaient préférés rester dans les anciennes localités de migration dans la région d'Ihogbaté. Les fils et les filles de Godi retrouvèrent leur unité dans ce nouveau village. Une route, reliant Godi à la voie principale entre Gozème et gbeplème, fut ouverte. Les habitants de Godi pouvaient désormais aller et venir sans trop de difficultés. La vie à Godi reprit ainsi son cours dans l'histoire de la tribu Gnatrowa.

Les communautés gnatrowa de Tchegui, Gnaziri et Zoworé rebâtirent le village Godi dans le site « glègba ». Et elles y connurent beaucoup de joie mais aussi des peines.

Mais à présent leur village Godi devait répondre aux exigences de son temps et relever de nouveaux défis de développement.

Or des obstacles endogènes et exogènes entravaient son idéal de développement.

Si une route reliait Godi à celle entre Gozème et Gbeplème, sa position par rapport aux villages

avoisinants montrait son enclavement. Cette situation ne permettait pas à ce village de bénéficier de certaines infrastructures sociales tels que l'école, le dispensaire, la maternité, bref, et de tout ce qui pouvait favoriser le bien être de ses habitants.

La perte de certains personnages ressources était également un handicap majeur pour Godi. Il n'avait plus de porte-parole convaincant face à l'administration.

La voix de Godi portait peu dans les différentes réunions. Dans ces conditions, il était difficile pour Godi de solliciter de l'administration des crédits de développement. D'ailleurs l'administration apportait son concours aux villages regroupés.

L'idée de créer un gros village, creuset de toute la diaspora de la tribu Gnatrowa, devint le sujet de réflexions. Les préoccupations du village Godi étaient également celles du village Diba. Aussi les chefferies des deux communautés se rencontrèrent pour définir une plate forme de discussions pouvant conduire au regroupement de leurs deux villages.

Pour cela, il fallut au niveau de chaque village vaincre la peur de vivre avec l'autre et dépasser les interdits.

Notamment, des totems et bien d'autres fétiches adorées de part et d'autre qui constituaient des obstacles pour mener de saines réflexions sur le bien fondé du projet de regroupement. Il y avait surtout la peur du sorcier. Les gens disaient que des confréries de sorciers devaient livrer les membres dans chaque communauté. Tout le monde avait peur, même si la matérialité de cela n'était pas avérée. C'était un grand obstacle endogène au regroupement.

Les discussions entamées par les deux villages pour décider leur regroupement, durèrent plusieurs années avant que des résolutions concrètes ne furent prises. La résolution principale fut le choix du site de regroupement. Les deux communautés ayant accepté de se départir de leurs interdits et croyances ésotériques.

Ce site se trouvait à mi-chemin des deux villages. Au croisement des routes reliant respectivement Diba à Godi et à Dakolo. À l'endroit où le vieux Baga fut le premier à bâtir sa ferme. Le premier acte posé, à cet effet par les communautés, fut la construction sur ce site d'une école avec les logements des maîtres.

Ces infrastructures servirent de catalyseur au regroupement des deux communautés dans une belle localité, le village Gnatrowa. Un village mais aussi une tribu.

## Ce ne fut qu'un rêve

Une nuit dans son rêve, Oyeressè vit son village Godi en ruine. Il était debout à coté d'une personne qu'il ne connaissait pas. Dans une cour située en retrait du village. De là, il vit Godi totalement détruit. Des colonnes de fumée s'élevaient de partout dans le ciel. Un silence de mort planait sur le village vidé de ses habitants. Cet inconnu et lui Oyeressè marchèrent dans les ruines de Godi en espérant entendre un souffle de vie ou un cri de détresse. Mais il n'y avait plus de vie dans Godi. Cependant il entendit soudain la voix d'une femme venue de nulle part qui lui disait de sortir du village. Et ce fut cette voix qui le tira de son sommeil. Alors il se réveilla en sursaut avec dans les yeux ce spectacle apocalyptique de Godi dévasté. Et il s'assied au bord de son lit tenant la tête entre ses deux mains, se demandant pourquoi il fit un tel rêve et quel messager Dieu voulait-il qu'il soit ? A ce moment il se souvint de l'interdit de la communauté Godi.

Le village était bâti sur la partie du territoire de la communauté Godi, située derrière le ruisseau Koko, où elle ne devait pas se sédentariser. Car selon

l'histoire de cette communauté, la partie de leurs terres où se situait Gnatrowa était souillée du sang des guerriers ennemis qui criait encore vengeance. Oyeressè se demanda, si le fait d'ignorer cet interdit ne portait pas malheur à la communauté Godi.

Et si ce rêve n'était qu'un avertissement à cette communauté Godi pour l'inviter à faire ce que leurs ancêtres par orgueil ne firent pas, A savoir le sacrifice d'humiliation et de pardon « menia »

## **Il savait « chauffer les palmiers »**

Dèglè, un garçonnet frêle de douze ans, vivait chez Libonognon son « nemadeba » père adoptif.

Malgré son jeune âge, Dèglè était l'enfant à tout faire, pour ne pas dire l'homme à tout faire de Libonognon.

Ses activités couvraient plusieurs domaines. Mais particulièrement il excellait dans la production du vin de palm. Une sève aigre douce ou parfois sucrée extraite du cœur du palmier ou du palmier raphia.

Pour produire cette boisson, Dèglè aidait son oncle à faire tomber les palmiers, et à les saigner pour recueillir régulièrement sur plusieurs jours la sève dans un gros canari appelé « Zegbo Co ». Toute la technique de production du vin de palm était parfaitement maîtrisée par le petit Dèglè. On disait de lui « qu'il savait chauffer les palmiers ».

Pour protéger les rizières contre les rongeurs qui détruisaient les pousses de riz, Dèglè était chargé de faire une clôture, il y plaçait des pièges qui attrapaient les animaux prédateurs tels que les agoutis, les hérissons et divers autres rongeurs.

Pendant la période des récoltes de riz, c'était encore lui qui chassait les oiseaux prédateurs. Alors muni de sa fronde, il partait, chaque matin dans la rizière de ses parents, chasser les oiseaux qui y venaient manger le riz. Il se juchait sur un mirador construit pour la circonstance avec son oncle Libonognon et empêchait, par ses cris et les jets pierres, les essaims d'oiseaux de se poser dans la rizière.

Le choix des terres, qui semblaient propices à la culture du riz, était fait par Libonognon avec la complicité de son petit Dèglè. Il fallait défricher des portions de forêt pour semer. Libonognon faisait ce travail pénible aidé de Dèglè. Un petit téméraire qui bravait les obstacles dans les travaux champêtres.

Les toitures étaient faites de papaux fabriqués avec des palmes. Ce travail était pénible pour un enfant. Mais Dèglè grimpaît les palmiers raphia pour couper les palmes. Puis il fabriquait ensuite les papaux.

Pendant la récolte, les bottes de riz étaient transportées des champs et mises aux greniers. Tout ce travail post récolte incombait aussi au petit Dèglè.

L'entretien de la plantation de caféiers de Libonognon était aussi l'affaire du petit Dèglè. Il aidait à couper, non seulement les mauvaises herbes qui poussaient sous les caféiers, mais Il participait également à la cueillette des cerises de café. Ce qu'entreprenait l'oncle impliquait cet enfant qui avait ainsi vieilli avant l'âge. Dèglè était l'enfant à tout faire de l'oncle Libonognon.

Alors, quand l'école régionale de Dakoyo ouvrit ses portes, le problème de scolariser le petit Dèglè se posa. Libonognon et certaines personnes jugeaient

inutile de mettre Dèglè à l'école. Car pour eux il avait vieilli.

Et ils disaient en parlant de lui « c'est déjà un homme qu'est-ce qu'il va apprendre. Qu'on le laisse travailler avec son « nemadeba » Libonognon qui lui donnera une femme le moment venu ». Mais ces arguments n'eurent pas d'écho dans les oreilles du lettré Zelézéagnon. Il arracha le garçonnet à Libonognon. Et il le mit à l'école à Dakoyo.

Dèglè le petit prodige des champs abandonna ainsi le dur métier de paysan vers lequel le prédestinait l'oncle Libonognon.



## Le secret de la vieille Zizé

La vieille Zizé fit venir de son village son neveu Sabe pour aider son fils Yoroba dans ses travaux champêtres.

Ce dernier était marié à deux femmes. Mais il n'arrivait pas à leur faire des enfants. Et cela donnait des soucis à sa mère Zizé.

La plus jeune des femmes Azia avait de beaux yeux qui ne laissaient aucun homme indifférent. Aussi Yoroba veillait jalousement sur elle. Mais pendant que ses soupçons se portaient sur Blèma un jeune du village qui convoitait Azia sans se cacher, l'épée assassine vint de Sabe que maman Zizé fit venir apprendre à ses cotés les nobles rudiments de la vie.

Le petit Sabe, ébloui par la beauté d'Azia, tomba sous son charme. Et il poignarda son père Yoroba dans le dos.

C'était pendant la récolte du riz, à pareille époque, les oiseaux prédateurs envahissaient les rizières. Et Sabe fut chargé de chasser ces prédateurs dans le champ de la jeune Azia. Ce fut là l'occasion rêvée pour le jeune Sabe qui se retrouva ainsi seul dans

la rizière avec Azia. La jeune femme, qui nourrissait également de la sympathie pour le jeune homme, ne résista pas à ses avances et ce fut l'irréparable.

Mais au moment où ils étaient en pleins ébats, Yoroba survint et les surprit. L'épreuve fut amère pour lui. Cependant il garda son sang froid malgré l'humiliation. Et il se saisit de Sabe, le ligota puis le ramena dans sa ferme. Il le bastonna avant de le renvoyer dans son village.

Au grand regret de maman Zizé qui le poussa sournoisement dans les bras d'Azia. Les deux femmes de Yoroba tardaient à lui donner des enfants. Et cela faisait énormément souffrir sa maman Zizé. Alors, elle demanda à son neveu Sabe d'aider son fils en le cocufiant. Espérant ainsi avoir un petit enfant même s'il était adultérin.

Quant à la malheureuse Azia, elle trouva refuge chez des voisins avant de bénéficier de l'indulgence de son époux qui l'aimait beaucoup.

## **La mort se trouvait dans le canari**

Les jeunes des différentes fermes se retrouvèrent à « Blineda » pour un tournoi de football.

Irigale venait de participer à ce tournoi. Alors il remplit d'eau un canari qui se trouvait dans la cours de son oncle Zirignon, et il se lava. Ce dernier qui le suivit des yeux, s'approcha de lui puis il cria « Irigale ! Irigale ! Pourquoi as-tu pris ce canari, qui appartient à mes génies, pour te laver ? Tu viens de les provoquer et ils te réclament un poulet noir. Vas donc m'apporter immédiatement ce poulet pour les calmer. Sinon ce ne sera pas bien pour toi ».

Irigale alors tout tremblant partit à la recherche du poulet noir. Il alla d'abord trouver Zoada, la première femme de son oncle pour lui demander ce poulet noir. Mais celle-ci n'avait pas de poulet. Alors elle lui dit de voir Dame Bacley.

Irigale alla voir cette femme dans sa ferme et elle lui donna le fameux poulet noir.

Il le remit aussitôt à son oncle, qui sans hésiter, l'étrangla avec sa main gauche. Tout était donc terminé. Mais hélas ce ne fut pas le cas.

Car une semaine après cette scène, Irigale le meilleur footballeur du tournoi des fermes succomba à un mal mystérieux.

Les jeunes des différentes fermes n'acceptèrent pas cette mort injuste de leur camarade de jeu. Aussi envahirent-ils la ferme de son oncle Zirignon. Et ils lui brisèrent son canari de la mort.

Ces jeunes l'accusaient d'avoir tué leur ami Irigale, le meilleur footballeur de Blineda.

L'énigme de cette histoire était comment un canari, si important pour cet homme, pouvait-il se retrouver à la portée de tout le monde dans la ferme ? Cette Histoire de canari des génies n'était-il pas un prétexte utilisé pour tuer le pauvre Irigale ? Mais après tout, pourquoi la mort d'Irigale ne serait-elle pas due à un malheureux coup du sort ?

## La vengeance par le poison

L'hospitalité était la chose la mieux partagée chez Kossoupagnon. Tous ceux qui passaient par sa ferme promettaient d'y revenir. Et ils tenaient toujours cette promesse. Ainsi Ayo, un homme venu des savanes, l'y trouva pour lui demander une portion de forêt, et il la lui donna de bon cœur.

Oncle Kossoupagnon vit en Ayo, le frère que Dieu lui envoya. D'ailleurs, ne disait-il pas souvent, à ses parents qui le haïssaient « si je n'ai pas de frère, l'étranger peut le devenir ».

Kossoupagnon vivait sa pensée sans à-priori. Mais il oubliait que désormais la vie était fondée sur des rapports d'intérêt. Et que face au plus offrant la raison se perdait.

Aussi benoitement, fit-il confiance à Ayo, l'homme venu des savanes. Et il partagea sans compter avec lui. Or, si ce dernier avait quitté sa savane pour venir à Glozome, ce n'était rien que pour y faire fortune. Alors les sentiments de fraternité, éprouvés par Kossoupagnon, n'étaient pas les siens. Lorsqu'il s'agissait de fructifier son gain, Ayo tirait

profit de toutes les occasions qui pouvaient lui être bénéfiques.

Kossoupagnon se disputa avec son frère Onocouazi. Il l'humilia devant tout le monde. Celui-ci ne pardonna pas cette offense. Alors il décida de se venger.

Onocouazi connaissait la mentalité des hommes venus des savanes. Il savait qu'ils étaient prêts à tout faire pour acquérir des portions de forêt. Aussi trouva-t-il Ayo. Puis il lui proposa une superficie de forêt trois fois plus grande que celle que donna son frère Kossoupagnon. Mais à la seule condition qu'il parvint à éliminer celui qui fut jusque là son ami. Ayo accepta sans regrets ce marché machiavélique. Onocouazi lui remit donc un poison très virulent, la bile de caïman.

Ayo s'engagea ainsi à tuer Kossoupagnon son bienfaiteur pour accroître sa superficie de forêt. Et il y parvint sans trop de difficultés. Parce qu'il partageait tout avec lui. Les deux amis « chauffaient » ensemble leur palmier pour extraire le « bangui ». Ce vin de palm qu'ils aimaient boire au cours de leurs retrouvailles.

Le pauvre Kossoupagnon ignorait qu'en humiliant Onocouazi, il venait de signer son arrêt de mort. Et que son bourreau serait son « frère » l'étranger Ayo. Ce matin, il venait d'extraire le bangui. Et il s'apprêtait à se laver, lorsqu'arriva dans sa ferme Ayo, son ami. Alors il lui dit « cher ami sers toi pour le moment un peu de vin de palm en attendant que je verse de l'eau sur moi ».

La porte fut ainsi ouverte au criminel Ayo. Qui aussitôt but sa part de vin comme le lui demanda

Kossoupagnon, avant d'accomplir sans état d'âme sa mission en versant le poison dans celle du pauvre Kossoupagnon.

Puis il partit aussitôt en prétextant une urgence. Lorsque Kossoupagnon finit de prendre sa douche, il but sa part de vin, hélas empoisonnée par celui qu'il crut être son ami.

Et dans les instants qui suivirent, il mourut. Son corps s'enfla à tel point qu'il ne trouva pas de cercueil pour son inhumation.

Voilà comment l'ingrat Ayo, l'homme venu des savanes, tua Kossoupagnon qui lui donna pourtant sa forêt par bonté.

Onocouazi, quant à lui, montra ainsi que la vengeance était un plat qui se mangeait froid.